

**Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne
Colloque International “La rencontre”/ Paris 2017
Texte de Lazos Institución Psicoanalítica de La Plata (Argentina)
Auteur: Ernesto Vetere**

De quelle rencontre s’agit-il?

“Vous êtes sur terre, c’est sans remède !”

Samuel Beckett, *Fin de partie*

Il existe une face obscure de la condition humaine qui résiste à la rencontre. A cette difficulté structurale s’en ajoutent d’autres, associées au discours de chaque époque. Dans la nôtre, par exemple, le resurgissement de la droite néolibérale revendique une exclusion de l’étranger qui porte directement atteinte aux liens sociaux. Agitant les drapeaux d’une soi-disant identité nationale, qui n’est qu’une simple identité de classe, ces discours préconisent une fausse rencontre entre égaux à partir du rejet du différent. Chaque sujet, dans son rapport à l’Autre et aux autres, aura à se débrouiller avec cette mixture entre l’invariant et le contemporain.

Nous les analystes, comme le commun des mortels, sommes sujets aux dispositions générales de la loi. Nous aussi sommes traversés par certaines de ces misères, aussi bien par les misères névrotiques que par les misères du monde. De ce point de vue, il peut être compréhensible que l’on ne se rencontre pas. Pourtant, notre métier, et principalement nos analyses, nous permettent parfois d’en faire quelque chose d’autre.

Dans ce sens, et en anticipant l’idée centrale de ce travail, nous croyons que les conditions pour l’établissement d’un bon lien entre analystes dépendent non seulement des particularités organisationnelles des écoles ou internationales psychanalytiques mais, et essentiellement, des effets d’un discours soutenu, après tout, par les analyses des analystes.

Or, si nous mettons l’accent sur cet aspect et nous pensons Convergencia non pas comme un regroupement d’institutions mais plutôt comme un lieu de rencontre entre analystes engagés dans la transmission de la psychanalyse, quel singulier nouage entre éthique et politique son *mouvement* peut-il impulser ? Quelles dimensions de la rencontre pourrions-nous préciser à partir de l’incidence du terminable et interminable des analyses des analystes ?

Afin d’aborder ces interrogations, nous souhaitons partager avec vous quelques réflexions brèves et ponctuelles sur trois célèbres théories de Lacan sur la fin de l’analyse. Ces théories sont : *le passage d’analysant à analyste, la traversée du fantasme, et le savoir-faire avec le sinthome.*

En ce qui concerne la première de ces conceptions, élaborée par Lacan dans la *Proposition du 9 octobre...*, nous soulignerons seulement ceci : que ce passage a comme effet ce qu’on appelle le *désir de l’analyste*. Le désir de l’analyste constitue un point privilégié d’articulation entre l’intension et l’extension de la psychanalyse. Il a la vertu de mettre en relation l’analyse de l’analyste, menée le plus loin possible, dans le meilleur des cas jusqu’à sa conclusion, avec sa pratique, mais aussi, peut-on ajouter, avec sa manière de transmettre la psychanalyse et de faire lien avec d’autres analystes.

“Le désir du psychanalyste, c’est son énonciation », nous dira Lacan : ce désir qui habite en un analyste, effet de sa propre analyse, se joue après tout dans l’acte de dire, advient

dans le dire. Et c'est précisément ce qui se « passe » dans la réunion d'analystes. Lorsque dans une instance quelconque de transmission l'analyste prend la parole – ce qui signifie qu'il se laisse prendre par elle – il fait passer à travers son dire et son style l'inexistence de l'Autre expérimentée dans sa propre analyse. Le désir de l'analyste y *est dit* ; le désir de l'analyste y *dit* ce rien. Mais il s'agit d'un rien toujours lié à une finalité : dans l'intension, que le sujet s'analyse ; dans l'extension, que la psychanalyse se transmette et que, ce faisant, elle continue de se réinventer. Ce n'est qu'à partir de la fugacité de son expression et de son silence que le désir de l'analyste pourra favoriser une rencontre possible : la rencontre entre la *cause singulière* de l'analyse de cet analyste et la *cause commune* partagée avec d'autres analystes.

La deuxième théorie mentionnée est celle de la traversée du fantasme. Ce sera peut-être plus pertinent de basculer entre le pluriel, traversées du fantasme, pour rendre compte de ce qui se produit, de manière anticipée, dans différents moments privilégiés d'une analyse, et le singulier, traversée du fantasme, pour pouvoir spécifier et dimensionner l'expérience radicale qui advient vers la fin. Pourtant, cette radicalité n'implique pas la dissolution du fantasme. C'est son fondement qui s'écroule et, avec lui, sa fixité de jouissance. C'est alors que toute la pulsion libérée peut offrir au désir une force inconnue. Le sujet obtient en outre une plus grande plasticité dans le montage de scènes avec les autres, pouvant ignorer la voix de cette sorte de souffleur qui, jusqu'alors, insistait à lui ressasser l'ennuyeux et rebattu scénario fantasmagorique. A partir de cette déconstruction, il se produit un au-delà du fantasme, mais il y a un reste qui peut parfois réapparaître, ne serait-ce que subtilement. Bien entendu, lorsque cela arrive, le sujet, déjà averti, sera mieux à même d'en sortir et de se positionner différemment. Au fur et à mesure que nous ferons une utilisation décidée de cette marge de manœuvre, nous pourrions sans doute favoriser de meilleures rencontres.

Néanmoins, ce réel détaché du fantasme, il faut le renouer, en inventant un artifice là où se trouve l'incurable. Cette invention, et nous entrons déjà dans la troisième théorie, Lacan l'appellera *sinthome*.

Le *sinthome* est un concept très complexe, de différentes facettes, que Lacan fabrique au fur et à mesure du séminaire 23. Tout au long du parcours qu'il entreprend, on peut lire plusieurs versions possibles du *sinthome* : cette fonction d'un quatrième anneau qui noue la structure peut être accomplie, parfois, par le père nommant, par une femme pour un homme, ou même, par le propre analyste. Mais nous pensons que la transformation essentielle sur le nœud a lieu lorsque cette fonction est soutenue et dynamisée par chaque sujet, à partir d'une praxis inventée singulièrement. Une « praxis quelconque », affirmera Lacan, tout en nous prévenant de généralisations idéalisantes prétendant, par exemple, que tous nos analysants écrivent ou peignent. Pour les uns, ça pourra être peindre ou écrire, pour les autres, réparer des tuyaux, être enseignant au primaire, escalader des montagnes, chanter de l'opéra, faire des chirurgies, recycler des déchets, ou transmettre la psychanalyse. Nous croyons que, de ce point de vue, dans sa tentative de nommer ce singulier nouage, la *fonction du verbe* est revivifiée. A l'aide d'une paraphrase, nous pourrions donc ajouter que cette praxis, à son tour, ne peut pas être quelconque : elle devra porter les traces intimes de chacun, révisées et travaillées dans une analyse.

Même si l'exercice de cette praxis peut être déjà là, dans la vie du sujet - parfois même avant de commencer une analyse -, nous pourrions dire que c'est avec la dissolution du transfert que le *sinthome* deviendra le nouveau nouage de la structure, en réparant sa défaillance et en renouant sa cause. Le *sinthome* noue dans le faire même, et pour cette même raison, son efficacité devient interminable. Parce qu'une fois créé cet artifice, nous ne pouvons plus nous en passer. Il acquiert le caractère de nécessaire. Pour le dire d'une manière encore plus simple, et en nous impliquant dans la question : pensons-nous à prendre la retraite

un jour ? Pourrions-nous cesser d'écouter l'inconscient, le propre et celui d'autrui ? Pourrions-nous cesser de nous former, de nous réunir et de transmettre la psychanalyse ? Pourrions-nous vivre sans *cela* ?

Or, si ce savoir-faire imprime un sens possible sur ce fond de non-sens, découvert par l'expérimentation de l'inexistence de l'Autre, il y a lieu de se demander quelles nouvelles manières d'habiter le manque et le lien social il offre au sujet. Nous finirons donc ce bref parcours accompagnés de Marguerite Duras. La relecture de quelques passages de son œuvre et notamment la rencontre avec sa tombe, nous permettront de hasarder une réponse à cette dernière question.

Dans son essai *Ecrire*, l'écrivaine commente : « On ne trouve pas la solitude, on la fait. La solitude elle se fait seule. Je l'ai faite. Parce que j'ai décidé que c'était là que je devrais être seule, que je serais seule pour écrire des livres. Ça s'est passé ainsi. J'ai été seule dans cette maison. Je m'y suis enfermée – j'avais peur aussi bien sûr. Et puis je l'ai aimée. Cette maison, elle est devenue celle de l'écriture. Mes livres sortent de cette maison. De cette lumière aussi, du parc. De cette lumière réverbérée de l'étang. Il m'a fallu vingt ans pour écrire ce que je viens de dire là ».

Le *sinthome* ne peut être construit qu'à partir de cette solitude radicale. Encore plus, une analyse favorise l'invention même de cette solitude essentielle, qui sera moins subjectivée comme désarroi que comme liberté. Si l'Autre n'existe pas, nous n'avons d'autre alternative – heureusement - que de créer de nouvelles et meilleures manières de nous attacher à la vie.

Il est clair qu'il ne s'agit certainement pas ici d'une jouissance autistique. Bien au contraire, l'objet de jouissance que le sujet met en œuvre moyennant ce savoir-faire trouve sa place dans un lien social, puisque ce savoir-faire noue la jouissance avec le désir et avec une certaine dimension de l'amour.

Afin de mieux mesurer la portée de ce nouage, nous tenons à partager avec vous un dernier commentaire. Les restes de Marguerite Duras reposent à seulement quelques mètres d'ici, au cimetière de Montparnasse, où reposent également d'autres grands écrivains. Chacune de ces tombes offre une certaine particularité : celle du poète péruvien César Vallejo, par exemple, son célèbre épitaphe : « J'ai tant neigé pour que tu dormes » ; à proximité, on peut lire, sur un même marbre, les noms de Sartre et Simone de Beauvoir, écrits comme il sied, l'un à côté de l'autre ; dans celle de Samuel Beckett il n'y a rien, quoique s'agissant de Beckett, il conviendrait mieux de le dire en jargon lacanien : il est certain qu'*il y a rien* ; et la pierre tombale de Cortázar est couverte de plein de mots affectueux que les gens lui dédient encore, mais s'adressant à lui comme s'ils parlaient avec un ami ou un frère aîné, et bien sûr, les cigarettes, les cronopes et les fameux, soigneusement dessinés sur la pierre, ne manquent pas.

Mais dans la tombe de Marguerite Duras il y a un détail unique et bouleversant : à l'intérieur d'un grand pot, plantés dans le sol et mêlés à quelques fleurs, accompagnant l'écrivaine, des dizaines et des dizaines de stylos... Des personnes du monde entier s'en approchent pour y laisser le leur. Chacun sait ce qui l'amène à le faire : si ce stylo équivaut à une offrande, à un hommage, à un geste de remerciement ou même à une sorte de requête magique pour que, depuis quelque part dans l'univers, elle puisse continuer d'écrire. Or l'objet choisi pour offrir à l'écrivaine ne renvoie pas à une qualité de sa personne, mais au fait même d'*écrire*. Tous ces liens sociaux ont été engendrés par cet artifice singulier, inventé par elle mais soutenu et rénové, en même temps, par chacun de ces lecteurs.

En ce qui concerne le thème qui nous occupe, et pour conclure, nous soulignons que si le savoir-faire avec le *sinthome* a sur la structure un effet décisif quoique non définitif, c'est

parce qu'il noue, encore et encore, sur ce lieu extime, ce lieu de rencontre entre la solitude et les autres.

A la lumière de ce qui précède, nous voulons vous présenter notre proposition : que Convergencia poursuive son mouvement selon la politique du *sinthome* et selon l'éthique du désir de l'analyste. Avec cette proposition nous exprimons aussi notre souhait : *qu'en transmettant la psychanalyse, les rencontres continuent.*